

Le 1er février 1952

Mon Cher Arnaud,

Tes deux lettres me sont bien parvenues.

Je les tiens, à peu de chose près, pour l'amorce de la grande conversation libre que nous devons avoir ensemble le soir du vernissage de Collado, conversation dont tu dois te souvenir d'avoir pris l'initiative, après que je t'aie fait part de certaines craintes que j'avais, concernant l'efficacité d'une collaboration qui n'aurait pas été précédée d'un large échange de vues sur nos conceptions respectives, tant vis à vis de certains problèmes que l'on s'accorde commodément à considérer comme généraux, que devant leurs incidences et répercussions sur la toile ou le papier.

Est-il faux, est-il exagéré de dire qu'il est très malaisé (pour ne pas dire impossible) de te joindre, lorsque même des questions importantes se trouvent en jeu? Je ne le crois pas. J'ai toujours eu la plus grande peine à me souvenir des dates importantes de l'histoire de France, malgré toute la sollicitude que nos professeurs apportaient à nous les enfoncer dans la tête. Tu ne saurais donc t'étonner que je n'aie davantage de mémoire pour retracer l'itinéraire chronologique de notre petite histoire à nous, depuis le retour des vacances jusqu'à ce jour; et c'est bien dommage, parce que tu ne pourrais guère contester la navrante réalité de cette succession de quantifiées, en face desquels, à la place des résultats du rendez-vous convenu, il m'aurait fallu noter, tantôt une absence, tantôt une rencontre écourtée. C'est ainsi depuis octobre, et je crois que n'importe qui, à ma place, n'aurait su accomplir un travail convenable dans de telles conditions, indépendamment de la gêne que l'on éprouve lorsqu'on s'étant ~~si~~ flatté depuis plusieurs jours de converser avec un ami, celui-ci ne pense visiblement qu'à une seule chose: s'en aller au plus vite.

Je te ferai remarquer en passant, pour respecter l'ordre de ta lettre, que la seule fois où tu

m'as demandé de venir te rejoindre au café, à huit heures du soir, un jour de semaine, je ne crois pas qu'il ait fallu tant d'hésitations, d'explications ni de discussions, pour que j'accepte. Il s'en est même fallu de peu que je n'arrive avant toi, puisque nous nous sommes rencontrés dans le métro, et que je t'ai attendu à la station suivante de celle où je te vis arriver.

Il paraît que je "manque de liberté et d'aisance dans mes relations sociales"! Je crains que tu n'aies pas compris combien tu pouvais m'affliger en écrivant cette phrase. Si mes relations avec mes amis sont (du simple point de vue de la commodité des rencontres) malaisées, c'est justement parce que je suis, plus que la plupart d'entre mes amis, assujéti au social. Si j'en tire quelque profit sur le plan purement pécuniaire, cette situation n'en pèse pas moins lourdement sur ma vie. Crois-tu donc qu'il me soit agréable de constater que je n'ai pas écrit un poème, et pour ainsi dire pas un article, fut-il critique et de critique picturale, depuis près de deux ans? Crois-tu que je n'aimerais pas, moi aussi, m'accorder de loin en loin, au hasard d'une soirée particulièrement tentatrice, le luxe d'une détente, non point même pour écrire, dessiner ou divaguer, mais simplement, par exemple, pour lire, et, ce faisant, pour me cultiver, puisqu'il paraît que certaines de mes attitudes semblent honteusement attentatoires à l'héritage que nous ont laissé nos parents es-philosophie!

Je te trouve beaucoup d'audace à me reprocher ce qui, justement, dans ma vie privée, prête le moins à reproches ou suspicion, parce que ~~ix~~ ne dépendant vraiment pas de ma seule volonté. Et pour me limiter au cas du seul Arnaud, bien avant les vacances déjà, je t'avais fait part du plaisir que j'aurais à ce que nous nous rencontrions plus souvent, même pour parler du temps qu'il fait, parce que parler de la pluie et du beau temps avec un ami est une joie suffisante pour que l'on éprouve le désir de s'y adonner fréquemment. Déjà, en ce temps là, la nécessité de tes occupations leurs exigences, bien plus que des miennes, souviens-t-en, nous rendaient impossible cet exercice de simplicité morale.

; Ceci dit, il est évidemment possible que nos conceptions de l'amitié soient assez différentes. Tu sembles porter en toi une nostalgie suffisamment aiguë des tutelles parentales pour éprouver le besoin d'employer à propos des relations qui t'unissent à tes autres amis, le mot de "famille". Je n'aime pas les familles. Pour moi, l'amitié est sans doute quelque chose de plus hautain, de moins enfumé.

ST/2
6/1/40

Et, au fait, si l'on avait à ce point l'impression, lorsqu'on vient chez moi, de se trouver comme "en visite" ou "affairé", comment se ferait-il que tant de gens y viennent si souvent et se montrent si fâchés de devoir nous quitter? L'atmosphère de ma maison t'aurait-elle semblée si glaciale, si commercialement réfrigérante que tu te décides (au bout de tant d'années!) à m'infliger tes réflexions concernant le profit que je pourrais tirer d'une attitude plus ouverte? Et dans ce cas, ouverte de quelle manière? Je ne comprends pas. Peux-tu dire que tu m'as jamais vu bouder devant un bon plat, une bonne bouteille ou une plaisanterie de bon aloi? Devrai-je publier un tract pour clamer à tous les vents que nous ne sommes pas, contrairement à ce que la rumeur publique préten par le truchement de ta plume, des bonnets de nuit? Quant à la nomenclature en tuyau de poêle, d'Aline à Laude, et de Sermaize à toi, en passant par Bureau et les Seigle, j ne trouve rien à y redire, sinon - mais c'est beaucoup que je m'étonne de ne pas y voir figurer les noms de Chabrun, et -tout de même!- de Cécile.

Et, d'autre part, s'il ne m'a pas été donné, au cours de ces dernières années, d'entretenir des relations suivies avec Alice et Poujet (lui aussi oublié) ou les Seigle, par exemple, c'était, crois le bien, surtout pour de futiles raisons d'adresses changées et plus ou moins faciles à remettre à jour. Et puis, comme tu l'as dit samedi, le temps passe si vite!

Maintenant, il ne faudrait tout de même pas inférer, du simple fait que nous n'appartenons pas, Simone et moi, à votre joyeuse bande, que nous vivons pour autant dans un monde fermé à toute amitié. Je ne te ferai pas l'injure de te prêter l'intention d'affirmer qu'en dehors des quelques personnes que tu m'as citées, il n'est pas d'amitié possible. Nous avons pas des journées délicieuses et des nuits étonnantes en compagnie de gens qui, pour ne pas s'appeler ni Bureau ni Gagnaire ni Laude, se sont montrés cependant d'un commerce assez agréable pour que nous n'ayions rien à regretter et que nous ne nous mettions pas en quête d'un sac de cendres pour nous couvrir la tête à l'idée du bon temps gâché.

En bref, pour en revenir à la "famille", je trouve la vie suffisamment âpre et difficile, sans chercher à la compliquer encore en m'intégrant à un cercle moralement "consanguin" si, par le fait même de sa consanguinité, j'ai conscience qu'il expose ma vie à des incidents, des brouilles ou des ruptures "plus vaches généralement qu'ailleurs". Le masochisme n'est pas mon fort. Mais je ne nie pas qu'à cotoyer de tels précipices, on finisse par acquérir le goût du vertige. Il

semblerait que, pour toi, on ne saurait être humain sans rechercher ce goût, ou que, tout au moins, si l'on ne se montre pas enthousiaste à le rechercher, on donne fatalement à autrui, l'impression de vouloir "imposer sa façon de vivre et d'agir". Je vois d'ici la brillante perspective de sous-entendus et d'implications que dressait dans ta pensée ce dernier paragraphe. De là à m'accuser comme le fit Chabrun, certain soir d'automne 1950, de jouer les Breton au petit pied, il n'y a qu'un pas, un pas que tu te refuseras sans doute à franchir maintenant que je t'ai donné quelques précisions sur les raisons de ma prétendue "froideur". Et puis, si je ne puis me prévaloir d'une seule amitié qui ne soit pas étayée par la communauté de recherches (mais nulle recherche ne va sans effusion, et l'effusion passe généralement pour affective), enserait-il autrement pour toi? Il n'y a pas que dans nos milieux que les affinités corporatives constituent un terrain particulièrement propice à l'éclosion d'une amitié. Et, quant au terme d'"hiérarchisation" de l'amitié, que je repêche en relisant ce paragraphe, croyant en avoir fini avec sa dissection, il appartient à un vocabulaire qui me semble relever, soit de la conversation de bureau, ou de grand magasin, soit du "manuel du parfait gradé", mais en tous cas, il est une chose avec laquelle il n'est certainement pas compatible, et cette chose là, c'est bien justement l'amitié. Mais sans doute est-ce par mimétisme que, croyant écrire à un homme d'affaires, et prenant ainsi au pied de la lettre une de mes boutades de samedi, tu as cru bon de surrenchérir sur la terminologie généralement employée dans ces mêmes milieux d'affaires.

Pour en revenir aux nôtres, car tout de même, on ne fait pas une revue aussi facilement que l'on crache en l'air, au cours de ces deux dernières semaines, par exemple, j'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire pour t'atteindre: coups de téléphone au Ministère, chez Aline, lettre, avertissements lancés à des amis communs, pour le cas où ils te verraient avant moi (Biton entre autres), et tout ceci sans succès. J'attendrais encore, je le sais, si le mauvais temps ne t'avait pas empêché de te rendre aux Berruets. Tout ceci appartient au domaine de l'irréfutable. Mais il y a une chose que je tiens à souligner: c'est que j'aurais pu ne pas téléphoner, ne pas écrire, ne pas dire à quiconque l'inquiétude que j'avais de ton silence, car ton pneumatique s'achevait sur une phrase parfaitement claire: Cette phrase, la voici: je te téléphonerai demain matin. Certes, depuis octobre, ce n'est pas la première fois que tu ne tiens pas comptes des engagements ou propositions par toi-même avancées. Mais me reprocheras-tu d'avoir

une fois de plus, eu confiance en toi, et d'avoir cru, dur comme fer, que le coup de téléphone annoncé pour le samedi, et vainement attendu, viendrait peut-être le lundi, ou le mardi, ou après? Et de ne pas t'avoir écrit avant le mercredi ou le jeudi, je ne sais plus bien. En outre, il y avait une autre question, des plus importantes pour toi, du moins je le croyais, qui aurait dû te faire rechercher le premier, les moyens de nous réunir là où cela te conviendrait le mieux. Mais nous en parlerons après.

La revue. Tu me connais bien mal si tu crois que je n'avais décidé de la faire que pour montrer que je "pouvais la faire", et si, même une sorte de question de prestige vis-à-vis de mes anciens coéquipiers entrerait en composition dans ma volonté de faire aboutir ce projet, ce n'était pas pour moi l'essentiel. Je voulais faire, et je veux faire cette revue - qu'elle s'appelle "Rixes" ou autrement, parce que, justement les "Cahiers du Sud", le "Mercure de France", "Les Temps Modernes", "Art d'Aujourd'hui", ne me suffisaient pas (même si je n'ai pas le temps de les lire comme il le faudrait, je connais l'esprit qui les anime, et c'est beaucoup parce qu'en tous cas, cet esprit n'est pas le mien). Et si c'est beaucoup d'audace, c'est quand même, et je crois que tu seras d'accord, une audace sympathique, de penser que, si elles ne me suffisaient pas, elles peuvent ne pas suffire à d'autres.

Je suis navré de devoir réfuter, une à une, toutes les propositions contenues dans ta lettre, mais lorsque tu m'as demandé si j'inclinerais pour une revue d'art ou pour une revue d'expression générale, je me suis montré très catégorique, et j'ai même ajouté plus tard que j'entendais faire une revue d'expression générale et d'information culturelle, où la peinture aurait une large place, c'est-à-dire, pour parler concrètement, la place d'un article, par exemple, dans chaque numéro, en plus des clichés. Tout le reste ne serait donc que littérature, ou plutôt chose écrite sur les choses écrites, sur celles qu'il faudrait écrire ou bien celles qui ne peuvent s'écrire. Où est l'ambiguïté dans tout cela?

Quelle philosophie, quelle politique, quelle idéologie, quelle poésie cette revue devra défendre? En tout premier lieu, des idées et une philosophie qui feraient bon marché du messianisme "moutonnant" sous toutes ses formes, et c'est déjà beaucoup. Une poésie qui se défierait des prétendus impératifs temporels, tout autant que des fausses introspections temporelles. J'ose croire que nous pourrions en parler bientôt, de rédacteur à collaborateur, puisque tu sembles te démet-

tre du rôle que je t'avais proposé d'assumer. Non pas que j'aie quelque crainte à exprimer par écrit mes idées, qui, fort heureusement pour moi, vont au delà des généralités énoncées plus haut, mais parce qu'il est bien tard, et que tu sais comme moi qu'il faudrait encore beaucoup de pages pour cela. Néanmoins, avant de te quitter, je voudrais te rappeler qu'à plusieurs reprises, je t'ai soumis un certain nombre de noms qui, à eux seuls, lorsque l'on sait comme toi quelles préoccupations animent leurs détenteurs, fixent de très près les lignes forces de la publication à laquelle ils collaboreraient. Mieux qu'une longue digression, ils montrent que cette revue "penserait" de l'abstrait, du surréalisme, de l'écriture automatique et des problèmes humains que l'on tranche au nom de la politique. Nous nous comprenons donc bien: l'abstrait, le surréalisme, etc... Ce ne sont que des entités, des camouflages monolithiques pour des phénomènes complexes, et tu le sais fort bien.

Il me faut maintenant clore cette exégèse de ta lettre, en la représentant à son début, c'est-à-dire à l'injustice de Simone.

Pour qui ne néglige pas les sous-entendus, et ils constituent souvent la partie la plus significative d'une lettre, tu sembles reprocher à Simone de ne pas "être restée à sa place", dans son coin, son "état" aux frontières exigües de "femme", parce qu'elle t'a dit (non sans quelque véhémence) son désappointement de te voir toujours plus insaisissable, alors que nous ~~xxx~~ avons tant à faire, ensemble certes, mais aussi séparément.

Il se trouve que j'accorde assez de lucidité et de conscience, au sens politique du mot, à ma femme, pour considérer que mes affaires sont aussi les siennes, puisque aussi bien, depuis de longues années déjà, nous travaillons ensemble à réaliser mes projets, et qu'elle se trouve remplir les fonctions de secrétaire et de confidente, sans que cela nuise le moins du monde, bien au contraire, à notre parfaite entente sur les plans conjugués de l'amitié et de l'amour. Lorsque je me trouve perdre une soirée par la faute d'un tel, c'est aussi une soirée perdue pour elle. Lorsqu'un travail commencé ne peut aboutir sans que j'y puisse rien et que j'en éprouve de l'ennui, c'est aussi une peine pour elle. A ce titre, j'estime qu'elle était parfaitement fondée à te dire - et il n'y avait nulle injustice dans ses propos - combien nous regrettons que tu ne prennes pas plus à coeur la tâche entreprise, et que tu témoignes envers cette tâche

d'une réserve pour le moins contradictoire avec ton enthousiasme du début, à croire que cet enthousiasme n'était que feint. C'est en ce sens qu'elle a pu te dire que tu ne jouais pas cartes sur table. Quant aux atouts, c'est toi qui en a parlé.

Si tu ne détiens pas d'atouts, du reste, c'est peut-être aussi parce que tu sais à merveille négliger ceux que l'on t'offre. Ainsi du local, que nous avons débarassé, quelques jours après ta visite, comme tu en avais exprimé le désir. Ici aussi il faudrait reprendre la chronologie. Mais, de toutes façons, il avait été convenu que tu me téléphonerais concernant la patente, pour me tenir au courant de vos démarches, et me donner tous détails concernant la propriété des machines. Entre temps, ma mère m'a questionné à plusieurs reprises à ces différents sujets, et m'a demandé à quel moment tu pensais emménager rue Charlot. J'aurais été bien en peine de lui donner des précisions, puisque j'é n'avais aucune nouvelle de toi.

D'autre part, ayant téléphoné au gérant comme je t'avais dit, celui-ci se montra assez surpris de notre combinaison, et prétendit que la facilité à nous laissée par son prédécesseur ne jouait que dans le cas où il se serait agi de machines en relation directe avec notre travail de découpage et d'emboutissage. Il me demanda donc de venir le voir avec la personne qui occuperait effectivement le local. Sur ces entrefaites, je te téléphonais, sans succès comme tu le sais. Je décidai donc de me rendre seul chez le gérant, qui se montra fort curieux, et finit, tous renseignements donnés, par me dire, qu'en l'état actuel des choses, il pouvait fort bien s'opposer à l'entrée dans ce local, de toute personne qui y effectuerait un travail aussi sensiblement différent du notre, que celui dont il était question. Il revint finalement sur ses anciennes propositions, et force me fut de transmettre la totalité de cet entretien à mes associés et parents qui décidèrent d'attendre jusqu'au samedi après-midi suivant un signe de vie de toi, puisque le gérant m'avait dit pouvoir attendre jusque là.

En toute franchise, je dois te dire que cette ultime complication, venant après ton silence de près de deux semaines, joint au fait que ma mère, à tort ou à raison, avait été pour le moins surprise de l'immixtion d'Alise dans cette affaire, n'a pas contribué à faciliter ma démarche. Tu aurais dû te montrer plus assidu à suivre cette histoire, en te souvenant que son heureuse conclusion ne dépendait pas de moi seul. Mes parents s'étaient forgés l'idée que tu me téléphonerais quatre ou cinq jours après ta visite, pour prendre des nouvelles et, le cas échéant, m'en

donner. Et, en effet, cela aurait été normal.

Toute ma persuasion ne peut pas grand chose contre une logique aussi souveraine. Et puis, mes parents étaient au courant de mon projet concernant la revue, et se montrèrent aussi fort étonnés du fait que nous nous rencontrions si rarement, alors que nous avons tant de choses à préparer. Dans mon fort intérieur, je suis convaincu que leur détermination était prise dès que je les mis au courant des résultats de ma visite chez le gérant.

Je ne sais si je dois trop regretter que cette combinaison ait échoué. Je m'obstine à la considérer comme ayant pu être fort avantageuse pour toi, mais il semble que le premier moment d'emballement passé, certaines considérations te soient venues à l'esprit, que tu n'as pas cru bon de me communiquer. Peut-être, par exemple, ce local était-il trop éloigné de ton domicile, ou de celui d'Aline ? Mais pourquoi ne me l'avoir jamais dit ? Pourquoi t'être cantonné à ce sujet, comme pour tout le reste - "Rixes", Altmann, Calixte, Clarac, - dans un silence quasi indifférent, sinon réprobateur?

Pourquoi un tel manque de franchise, lorsque tu savais parfaitement que ce local ne m'appartenait pas personnellement, que mes parents te laissaient la préférence, uniquement pour me faire plaisir, puisqu'ils avaient d'autre part l'occasion de le céder. Et si, après réflexion, il ne te convenait plus, pourquoi, par ton silence, risquer de le leur laisser sur le dos, alors qu'ils n'en ont plus que faire, et n'ont déjà que trop de charges en un temps où les affaires vont plutôt mal. Là encore, tu n'as pas réfléchi que ta manière de concevoir la liberté aliène celle des autres. Pendant toute une semaine, les relations entre nos parents et nous ont été extrêmement tendues pour cette raison.

A toi de dresser les conclusions de tout ceci. J'attends un coup de téléphone pour très bientôt, (sans oser y croire). Le rendez-vous avec Bryen ne pouvant avoir lieu vendredi qu'en dehors de ma présence! Dimanche dernier, je pris un rendez-vous pour ce jour là, n'étant pas au fait de tes intentions, et ne puis le remettre, trois autres personnes se trouvant dans le coup... Là encore, si tu avais parlé samedi!...

Amicalement à toi et à bientôt.

JAGUER.

P.S.- J'ai écrit à C.B.